

Y a-t-il une philosophie ?

Conférence donnée par Stéphane Feye
à Schola Nova le 8 Mars 2018.

Mesdames, Messieurs, chers amis,

Pourquoi ai-je osé, moi qui ne suis pas philosophe, vous attirer ici avec un titre de conférence pour le moins étonnant rédigé sur un ton de défi ?

Eh bien, c'est parce que notre temps souffre d'une telle confusion du langage que la plupart des notions se sont affadies avec le temps. Certaines même sont devenues non seulement erronées, mais parfois diamétralement opposées à leur sens premier et véritable.

Parmi celles-ci, il y a le terme de *philosophie*. J'en suis arrivé à penser que pour la philosophie, cette confusion langagière constitue un véritable cataclysme, un déluge destructeur quasi irréparable.

Pourquoi ? Tout simplement parce qu'il bloque, à mon avis, toute vocation philosophique chez un enfant ou chez un aspirant sincère qui pourrait ou devrait attendre beaucoup de la philosophie.

Je m'explique :

Les enfants sont, en général, curieux de nature. Imaginons un enfant manifestant des dons pour la mécanique. Il peut tout naturellement se diriger, ou on peut facilement l'orienter. Il trouvera bien vite des exemples vivants à imiter. S'il s'intéresse à la construction de bâtiments, il observera spontanément des maçons, des charpentiers au travail. Il pourra même parfois mettre déjà la

main à la pâte et s'assimiler à eux peu à peu. Il en va de même pour beaucoup d'arts et de sciences où un contact avec des maîtres fera croître son admiration et augmentera ses certitudes.

Mais qu'en est-il de l'enfant philosophe qui se pose des questions fondamentales ? Lui seul risque de ne trouver aucune réponse à ses aspirations, ses aptitudes, ses désirs.

Vous me direz peut-être qu'on pourra le mettre en contact avec des professeurs de philosophie qui lui feront lire Heidegger, ou Kant, ou Hegel. Et moi je vous répondrai : il n'y comprendra rien.

Prenez vous-même le dictionnaire ROBERT des noms propres, et tâchez de comprendre les quelques dizaines de lignes qui leur sont consacrées. Elles sont tout bonnement incompréhensibles.

Voici, par exemple, ce qu'on y lit pour Heidegger :

Renouveler la signification de l'ontologie fondamentale, tel est le propos de Heidegger. Le problème de l'être, que l'homme est seul capable de poser, nécessite d'abord un phénoménologie de l'existence humaine, une analyse existentielle de ce que Heidegger nomme l'être-là (en all. Dasein). La description de la vie quotidienne, de la relation au monde (lieu de toutes les significations) et aux autres, permet d'explicitier la structure globale de l'être-là, le souci et les racines ontologiques de sa temporalité, qui est le fondement de l'historicité et l'horizon de toute compréhension de l'être. Jeté au monde (déréliction) et se découvrant comme pouvoir-être (projet), l'être-là peut se perdre dans une vie inauthentique (banalité quotidienne, anonymat) ou accéder à l'existence authentique par l'expérience (affective) privilégiée de l'angoisse, au cours de laquelle « l'étant reflue dans sa totalité, le paysage rassurant de notre agir disparaît » (R. Munier), révélant ainsi le néant. Mais, en découvrant de cette façon sa finitude essentielle (son être-pour-la-mort), l'être-là s'ouvre aussi au dévoilement, à la vérité de l'être. Car l'homme est vraiment homme non en s'assurant, par la connaissance (pensée théorétique) et l'action, la domination du monde (étant), mais en sauvant de l'oubli la question de l'être, en se faisant le « berger de l'être ». Il s'agit donc de « nous libérer de l'interprétation technique de la pensée », afin de restituer à celle-ci sa dimension originelle qui est d'accomplir « la relation de l'être à l'essence de l'homme » et de libérer la parole de son caractère usuel, des liens de la grammaire,

afin qu'elle redevienne poésie ; car « riche en mérites, c'est poétiquement cependant que l'homme habite cette terre.

J'ai presque 70 ans. J'ai la prétention de ne pas être totalement inculte. J'ai relu dix fois ce texte. Je vous avoue ne rien y comprendre. Alors, comment voulez-vous qu'un enfant même très intelligent et ouvert y trouve une quelconque réponse à sa question : « Qui est l'homme ? D'où vient-il ? »

Entendons-nous bien : il ne s'agit pas ici de faire le procès de nombreux penseurs et de vouloir ridiculiser des auteurs que je n'ai pas lus ou que je n'arrive pas à comprendre. Je ne doute pas, d'ailleurs, que ces personnages n'aient beaucoup plus pensé que moi et aient tenté d'exprimer des opinions ou des sentiments auxquels je ne dénie par une certaine valeur.

J'affirme uniquement qu'un étudiant qui a de réelles dispositions pour la philosophie finira, à n'en pas douter, s'il veut du solide, par se tourner vers tout autre chose que ce qu'on appelle aujourd'hui *philosophie*.

Je crois aussi que mon affirmation ne nécessite aucunement d'être prouvée, et que si on me forçait à le faire, je rechignerais, tellement je la considère comme un axiome, comme une évidence que vous partagez avec moi ; et je prie ceux qui ne la partageraient pas de m'excuser de l'émettre aussi péremptoirement.

Par contre, dès lors qu'on l'admet comme telle, il ne semble pas inutile ou interdit de se demander pourquoi. Il faut, ce me semble, analyser les raisons de cet état de fait, pour comprendre le mécanisme de cette philosophie si rébarbative.

J'y vois des causes intrinsèques, historiques, idéologiques, sociales, etc. que je vais passer en revue avec vous, si vous le voulez bien.

1) Causes intrinsèques

– Qu'on le veuille ou non, le caractère incompréhensible de la philosophie actuelle doit être attribué à sa nature intrinsèque, et cela se fait par les philosophes eux-mêmes qui, non seulement profèrent la chose sans sourciller, mais même, en éprouvent paradoxalement une certaine fierté.

Et le problème ne réside pas uniquement dans la difficulté du jargon employé, comme on pourrait légitimement le croire.

Prenons un exemple : le musicien, comme le marin ou le chimiste, sait parfaitement que son vocabulaire de spécialiste professionnel a peu de chances d'être entendu par un profane n'en connaissant pas les significations. On est d'accord. Mais cela ne signifie nullement que ses propos aient une origine éthérée ou vague et qu'ils traitent de choses non précises ou non mesurables. Au contraire, un dièse, un sabord, ou du NaCl, correspondent bien à des notions très précises. Tout au plus, certains pédants pourraient faire montre d'une certaine vanité en utilisant ces termes devant un auditoire qui n'y comprend goutte.

Mais si c'est aussi le cas ici, on ne se contente pas, en philosophie, d'employer un jargon inaudible ; on se plaît aujourd'hui à en définir l'objet même comme indéfini, et à affirmer que son but est inatteignable **par essence**. Cela devrait, me semble-t-il, provoquer le désespoir plutôt que la fierté, ce qui a, d'ailleurs, été l'état d'âme de certains philosophes de l'absurde. Mais alors, que dire de la déception du jeune candidat à la philosophie ?

L'enfant futur ingénieur voit le pont qu'il pourra construire un jour. L'enfant futur philosophe s'entend dire tout bonnement que ce qu'il cherche n'existe pas ! Or un enfant pose des questions précises et attend des réponses précises. Et on lui répond que le propre du philosophe est justement de chercher toujours sans jamais trouver ! Que c'est précisément là la qualité du métier de philosophe. On s'étonnera, dès lors, qu'il choisisse plutôt le droit ou la médecine ?

– Autre cause intrinsèque qui découle évidemment de la première :

Chaque philosophe crée sa propre philosophie, et non seulement cela, mais il se voit forcé d'inventer de nouveaux termes ou vocables qui ne seront propres qu'à cette nouvelle philosophie ! On ne saurait mieux décrire ce processus que par la fameuse *tour de Babel*.

L'étudiant se voit donc obligé d'apprendre telle quelle la doctrine d'un autre, qu'il sait, par définition et surtout par la croyance au dogme du progrès, n'avoir aucun espoir de survie, ou bien alors, il se doit d'en inventer une autre avant même d'en

posséder la maîtrise. Tout cela pour tenter désespérément de définir ce qui n'a pas droit à la définition, et dans l'attente du suivant qui renversera ou contredira l'édifice fantastique.

Reconnaissez que c'est bien ce qui se passe depuis quelques siècles en philosophie, et que dénonçait déjà Schopenhauer.

2) Causes historiques

Si je ne me trompe (car je suis loin d'être un spécialiste de la question), on est unanime à reconnaître en **René Descartes** (1596–1650) et en **le Père Mersenne** (qui lui était contemporain), les véritables promoteurs de la philosophie moderne et du rationalisme. Je crois que la chose est indéniable.

Mais on insiste trop peu sur leur rôle de polémistes. Je ne veux pas parler seulement des applaudissements de Mersenne aux nombreuses condamnations à mort de la *Sainte Inquisition*. Je voudrais simplement rappeler et faire remarquer que ce rationalisme ne pouvait, comme on l'entend souvent, être le fruit d'une évolution naturelle. Il n'a pu, historiquement, s'imposer que parallèlement à la destruction systématique et organisée de ce qui l'avait précédé. Cette œuvre, cette lutte, ou, disons le mot, cette propagande continue jusqu'à nos jours, à tel point que *Monsieur tout le monde* s'imaginerait assez volontiers aujourd'hui que ces deux hommes furent les premiers véritables penseurs, avant lesquels, soit on ne pensait pas, soit tout au moins, on pensait très mal et en balbutiant.

Pour camoufler cette rupture violente et parfois sanguinaire avec tout le passé, la notion habilement introduite de *progrès linéaire* de l'histoire, remplaçant la notion *cyclique* des Anciens, venait à point. On avait même, dès lors, le droit de dénoncer les erreurs de Descartes lui-même, à condition de *faire mieux que lui*, c'est-à-dire d'aller dans le même sens, mais plus loin, en augmentant encore le fossé qui nous séparait du passé. Une fois ôtée et niée la marche cyclique du temps, qui tôt ou tard, ramène le passé, le temps devenu *linéaire*, supprimait toute notion traditionnelle, au cours d'un progrès continu et certain.

C'est ainsi, pour ne citer que le domaine de l'Enseignement et de l'Éducation, que *Jean-Jacques Rousseau*, et puis *Pierre Bourdieu* récemment, ne représentent qu'une suite logique et les étapes d'un

pseudo-progrès, d'un *mieux*, aboutissant à la non-transmission actuelle. Jamais vous n'entendrez qu'il faut retourner à un état antérieur, même quand tout démontre une dégradation historique. L'idée n'est pas de moi, mais d'un jeune écrivain français, Monsieur *François-Xavier Bellamy*, qui l'a admirablement démontré dans son livre : « *Les Déshérités ou l'urgence de transmettre* ».

En résumé, on a occulté une cassure nette et irréversible sous le couvert d'un progrès lent et continu, présenté comme naturel.

3) Causes sociales

L'histoire de cette évolution de la philosophie nous amène ainsi à examiner les causes *sociales* de ce que nous pourrions appeler cette « offre si peu alléchante pour les jeunes » dont nous parlions au début de cette conférence.

Le rationalisme a, de manière indubitable, semé un doute. Ce doute s'est multiplié et s'est étendu dans tous les domaines de la pensée, dans les arts, dans les sciences, dans les lois. La révolution française elle-même fut, semble-t-il, en grande partie une conséquence logique de ce processus. Pourquoi, en effet, conserver des structures, des arts, des croyances, des coutumes qui ne reposent sur rien ?

La chute de l'Ancien Régime va amener, conjointement avec le développement des machines, l'obligation d'innover et de se débrouiller sans aucune référence aux anciens systèmes dont on finira même parfois par oublier l'existence.

Pour ne parler que du métier de musicien que je connais bien puisque je l'ai exercé toute ma vie comme professeur au Conservatoire, je rappelle que 80 % des musiciens se sont retrouvés, à la révolution, dans un chômage atroce, puisque un tiers des biens appartenait auparavant aux nobles qui finançaient des orchestres et des compositeurs, et qu'un autre tiers appartenait à l'Église dont chaque chapelle entretenait de nombreux interprètes, chanteurs et créateurs. Il faudra attendre un siècle pour que naissent enfin les *Conservatoires* dont le nom même indique suffisamment qu'il s'agissait d'une tentative de *conserver* ce qui restait d'une tradition désormais perdue. J'en veux pour preuve ceux que l'on nomme actuellement les *baroqueux*, qui s'efforcent de retrouver dans les

livres de l'époque la manière ancienne de jouer la musique, que les flonflons romantiques avaient enterrée.

Mais les musiciens, à la révolution, se sont aussi sentis abandonnés *philosophiquement*. Les livrets d'opéra ne traitent plus d'Orphée ou de Didon et Énée. Chaque musicien doit innover à tout prix, avec d'ailleurs parfois un grand génie, mais sans tradition ancestrale.

Eh bien, dans ce contexte, la philosophie devait elle aussi s'émanciper de manière personnelle, mais elle s'est transmuée ainsi en une foire de concurrence inévitable où tout appui sur une quelconque valeur fixe ne pouvait être ressenti que comme un refus obstiné d'une évolution sociale inéluctable. De plus, il fallait que tous les milieux produisent des philosophes, la philosophie ne pouvant rester l'apanage d'une élite.

4) Causes idéologiques

Ce que nous venons de dire nous amène, bien entendu, à considérer les causes *idéologiques* de ce qui se présente comme une désincarnation de la philosophie.

À tort ou à raison, le Nouveau Régime se devait de donner la parole de préférence à ceux qui ne risquaient pas de prôner ou de favoriser, même involontairement, un retour à un passé révolu et cassé. Le nouveau parti-pris devait nécessairement s'opposer à l'ancien devenu douteux par le fait même. Les philosophes n'ont bien sûr pas échappé à cette nouvelle idéologie. Le simple fait d'avoir été formulées dans le cadre de l'Ancien Régime a mis en cause ou à l'index une quantité de pensées qui n'avaient peut-être aucune intention de soutenir cet Ancien Régime. On peut le regretter, certes, mais notre but n'est pas ici de polémiquer ou de prendre parti, mais seulement de rappeler que nos conceptions ou même l'état actuel de la philosophie résulte d'altérations multiples la rendant méconnaissable, et qu'un dépoussiérage vigoureux s'avère plus que nécessaire si l'on veut passionner à nouveau des jeunes, voire des adultes pour ce que je prétends être LA PHILOSOPHIE.



Tout ce préambule n'a visé qu'à ébranler certains préjugés avec l'espoir de vous faire apparaître les choses sous un autre jour.

En gros, je vais tenter, sans être sûr de réussir, de vous faire envisager une hypothèse qui, pour moi, est devenu une quasi-évidence. Elle me passionne, et la voici :

ET SI, AU CONTRAIRE, LA PHILOSOPHIE ÉTAIT UNE SCIENCE TRÈS PRÉCISE, AUJOURD'HUI PERDUE ?

Vous allez me dire : il est facile d'émettre une opinion personnelle opposée à l'avis unanime. C'est original, certes, mais sur quelle base allez-vous étayer une telle incongruité ? De plus, il est bien connu que les paranoïaques sont convaincus que tous les autres hommes sont fous, à part eux-mêmes !

Je reconnais que cette liberté de penser autrement tout le monde ressemble un peu à celui qui a trouvé le vrai remède contre le cancer et que personne ne veut croire.

Mais justement, l'argument du nombre, l'argument démocratique par excellence, je ne le rejette pas du tout, au contraire. Je ne suis pas seul, et la grande majorité de nos ancêtres étaient aussi paranoïaques !

En effet, si vous vous donnez la peine d'étudier la question, vous arriverez probablement, comme je l'ai fait, à une découverte surprenante. La voici :

Il fut un temps, et pas si révolu qu'on ne croit, où tout le monde, ou presque, était certain (à tort ou à raison !) qu'il n'y avait qu'UNE SEULE PHILOSOPHIE, et qu'on appelait philosophes les seuls connaisseurs de cette science. Cela, on ne le dit plus beaucoup voire jamais aujourd'hui, et l'unique arme employée lorsque quelqu'un le fait remarquer, c'est le dénigrement, la moquerie, ou même l'injure et le mépris ; très peu souvent des arguments, un peu comme si l'on craignait, dans cette voie, de s'enliser...

Lisez ou relisez dans cette optique les auteurs qui ont précédé Descartes, et même certains qui l'ont suivi, mais surtout ceux de l'Antiquité, et vous serez obligés d'admettre que le doute n'existait absolument pas pour eux sur cette question.

Ce qui est proprement incompréhensible et incroyable n'est nullement ce que je viens d'affirmer. Ce qui est inouï, c'est qu'on soit parvenu à croire unanimement le contraire, en dépit de l'évidence.

Alors, me direz-vous, c'est une théorie du complot ?

Je vous avouerai que je suis incapable de répondre à cette question. S'agit-il d'une ignorance qui se serait peu à peu installée naturellement, ou d'une volonté délibérée de quelques-uns ? S'agit-il un peu des deux ? Je l'ignore, mais le fait est là.

Quelques exemples :

Chez Eustathe, archevêque de Salonique du XII^e siècle, on lit que Homère possédait la science de toutes choses et que le mot AËDE, chantre, poète, signifiait *celui qui a la science infuse*, de la racine εἶδω connaître.

γίνεται δὲ τὸ αἰδεῖν ἐκ τῆς
ᾧ ἐπιτάσεως καὶ τοῦ εἶδω τὸ γινώσκω. πάνυ γὰρ εἰδότες καὶ ἐπιστήμονες, ὡς
φιλόσοφοι, ἐδόκουν | οἱ ποιηταί. ὅθεν καὶ τὸν ἐν Ὀδυσσεΐα ἀοιδόν, τὸν τῆς 20
Κλυταιμνήστρας φύλακα, φιλόσοφόν τινες ἠρμηνεύκασιν, ὡς εὖ εἰδότα τὰ πάντα
ἐκ Μουσῶν

Or, manifestement, les Anciens ne lisaient pas Homère comme nous le faisons. Leurs préoccupations n'étaient pas littéraires au sens où nous l'entendons aujourd'hui. On consultait le texte d'Homère comme une révélation divine. Même saint Clément d'Alexandrie qualifiait l'œuvre d'Homère de *Bible des Grecs*. On en tirait ce qu'il fallait en médecine, en art militaire, en géographie, en politique, en théologie, en métallurgie, en architecture, en astronomie, en anatomie, en chirurgie, etc.

Il en va de même pour Virgile : le Moyen Âge chrétien le reconnaissait comme prophète chrétien. Or, il est parti de ce monde quelque vingt ans avant la naissance de Jésus-Christ !

Des études très poussées sur la symétrie des nombres de vers dans les *Églogues* de Virgile ont prouvé de manière indubitable des enseignements géométriques très solides auxquels les proportions du fameux Panthéon de Rome (dont, soit dit en passant, la coupole en béton (je dis bien : en béton !) est toujours intacte) ne sont pas étrangères.

Que dire de Pythagore et de ses écoles fondées en Sicile et dans le sud de l'Italie ? Actuellement, ni les musiciens, ni les théologiens, ni les mathématiciens ne parviendraient à subsister sans s'y référer !

Je vois d'ici qu'on va m'objecter : vous voulez tout simplement instiller peu à peu des idées philosophiques teintées d'hermétisme, de cabale, d'alchimie, et de religions à mystères, bref de l'ésotérisme.

Oh la belle affaire ! Cela me fait penser à l'anecdote suivante qui est assez drôle et comique : à l'occasion de la création de l'œuvre musicale d'un jeune compositeur jadis, une dame un peu snob s'adresse au compositeur lors de la réception donnée après le concert : « Ne pourrait-on pas déceler dans votre musique quelques relents brahmsiens ? » Réponse du compositeur : « Mais, Madame, il faudrait être un IDIOT pour ne pas voir que C'EST du Brahms ! »

C'est sûr ! Je vous indique franchement la couleur sur ce que l'histoire a fait de moi : je suis catholique romain, croyant, passionné par les trois langues du Collège des Trois langues latin-grec-hébreu, de l'époque d'Érasme. Je suis un lecteur enthousiaste de traités de cabale et d'hermétisme, d'alchimie. Bien ! Ce sont ces études-là qui m'ont amené à la conviction que j'essaie de démontrer ce soir. Cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Mais le problème est-il résolu pour autant, avec un jeu d'étiquettes ? C'est l'éternelle tarte à la crème. On dit de quelqu'un : il est *manichéen*. A-t-on étudié Manès ? On dit : untel est *machiavélique*. D'accord, mais a-t-on lu Machiavel ? Monsieur Untel, vous êtes un peu *marxiste*. Ah bon ! Vous avez donc étudié Marx ?

Je pourrais être membre de l'Ordre de la Jarretière, avoir été initié chez les Peaux-Rouges ou les Inuits, je pourrais être gymnosophe, brahmane, tibétain, ou tout ce que vous voudrez, fût-ce un ancien prisonnier de Lantin, cela ne résoudra pas la question qui transcende tout, et qui est :

Y A-T-IL **UNE** PHILOSOPHIE ?

S'il y en a vraiment une, ce dont je suis persuadé, cela mérite d'être recherché ; qu'on l'appelle PRISCA PHILOSOPHIA ou SCIENTIA PERENNIS comme disait, je crois, Pic de la Mirandole ou Marcile Ficin ; qu'on la nomme Science d'Adam, Sagesse traditionnelle, Art royal ou sacerdotal, connaissance primordiale, ou tout ce que l'on voudra.

Que ce soit le Chinois LAO-TSEU qui, six siècles avant J. C., disait : « Je m'applique à agir selon les pères de la tradition », ou le néoplatonicien Porphyre qui, dans son célèbre « *Antre des Nymphes* », affirme : « Il faut, en toute chose, considérer la sagesse antique », que ce soit Jésus venant accomplir la Torah de Moïse, lui-même formé en Égypte, réaffirmant l'existence d'une « clé de **la science** », tous, absolument tous, quelle que soit la valeur qu'on veuille bien leur accorder aujourd'hui, allèguent et déclarent comme un postulat, la réalité d'une SCIENCE parfaite, à laquelle ils se réfèrent comme à une pierre de touche !

Je pourrais réellement vous ensevelir sous une avalanche de citations les plus claires qui soient, mais outre une longueur fastidieuse et impossible dans le cadre restreint d'une conférence, quand bien même j'en alléguerais mille, comment parviendrais-je à empêcher qui que ce soit de me rétorquer que d'autres ont pensé le contraire ?

Je vous demande donc non seulement de me croire quand je prétends que ces affirmations sont légions et qu'il faut être aveugle, endoctriné, ou de très mauvaise foi pour le nier.

Qu'on ne croie pas à cette science, d'accord ! Ou qu'on la croie moins puissante et absolue que ce que les Anciens prétendaient, encore d'accord, et je n'y vois aucun inconvénient. Chacun a ses croyances.

Que l'on affirme, en revanche, que la toute grande majorité des Anciens ne croyait pas et n'affirmait pas son existence, là, non seulement je ne serai absolument pas d'accord avec une telle contrevérité historique, mais je penserai à l'instant qu'il s'agit là d'un lavage de cerveau, et il faudrait de gros efforts et beaucoup de peine pour me faire changer de position et me convaincre.

Mais bon ! Moi-même, arriverai-je à vous convaincre ? Là est la question !

Quoi qu'il en soit, pour pouvoir m'avancer vers mon but, je reprends maintenant les deux points essentiels de mes propos, et je vous prie à nouveau de m'excuser s'ils sont péremptoires :

1) La philosophie actuelle se présente comme une interrogation continuelle sans réponse, évanescence et multiple. Elle s'avère peu attrayante, tout au moins pour le jeune candidat qui voudrait l'approcher pour en obtenir des convictions.

2) La philosophie des Anciens, au contraire, s'offre en tant que science précise, une, solide et fixe ; bref, comme le fondement de référence sur lequel se base toute connaissance, même si elle se divisait en de multiples ramifications dans tous les secteurs de la vie des hommes.

Cette antinomie que je prétends insoluble entre ces deux positions que j'appellerai *la moderne* et *la traditionnelle*, m'avait travaillé l'esprit dès ma jeunesse, mais de façon plus ou moins claire, ou plus ou moins floue.

Je me souviens qu'à l'université, où je n'ai pas séjourné longtemps, quelque chose de paradoxal me titillait intuitivement, mais de manière récurrente, et ce, dans la majorité des cours. C'était leur brève introduction historique en ce qu'on appelait alors « la première Candi. ». Elle était partout si semblable, si unanime, si conforme, si uniforme. Je vais vous la résumer de façon un peu caricaturée, simplifiée et raccourcie je l'avoue, mais pourtant bien réelle. Si vous avez une bonne mémoire, vous ne pourrez pas, je crois, en nier le fond mais seulement la forme.

En effet, que ce soit en psychologie, en sociologie, en critique historique, économie, physique, chimie ou biologie etc., on nous rabâchait à peu près la même chanson que voici :

On trouve déjà, dès l'Antiquité, des embryons de notre science. Mais ils se trouvaient noyés dans un fatras de superstitions, de philosophie, d'astrologie, et de croyances, dont elle ne pouvait se dégager. Pourtant, tel philosophe avait tenté de démontrer que ci ou ça... Finalement, au 19^e siècle, notre science a pris son envol pour aboutir enfin à la savante doctrine que moi, monsieur le Professeur untel, je vais vous enseigner.

Je crois que tous nous reconnaissons ici la substance de ce qu'on nous a inculqué. J'étais disposé à y croire et ce n'était d'ailleurs pas faux. Mais voici le genre de réflexion qui finissait par m'envahir le cerveau de manière de plus en plus obsessionnelle : il s'agissait du dilemme suivant :

Pendant toutes nos années d'humanités secondaires, qui, à l'époque, étaient en grande majorité des études gréco-latines, on nous avait baigné l'esprit en l'imprégnant des valeurs gréco-romaines de l'Antiquité. La connaissance de leurs langues était

incontournable. La science, la pensée des Anciens nous était présentée comme emblématique, comme référence absolue.

Bref, nous ne pouvions ni penser, ni parler, ni écrire, ni savoir, sans Platon, Démosthène, Cicéron, et Tacite, sans compter les valeurs morales de Socrate et de Sénèque, les capacités militaires inégalables de César, fondateur d'une Europe qui elle, avait réussi, les chefs-d'œuvre de l'architecture de Phidias, la poésie parfaite de Virgile, les géniales inventions d'Archimède, les théorèmes éternels de Pythagore, etc. Bref, tout venait de ce passé si glorieux que l'on nous transmettait fidèlement et de manière filiale.

Seul hiatus dans tout cela, cet enseignement sublime et profondément païen nous était parvenu par le biais des Chrétiens qui en assuraient la valeur incontestable, tout en prétendant l'avoir renversé à bon droit. Mais bon ! Sur cette question, on nous fournissait des explications qui pouvaient être admises comme plausibles. À part cela, tout concordait parfaitement. Nous étions fiers d'être savants !

Et voilà qu'à l'université, patatras ! Tout commençait vers le XVIII^e siècle, où l'humanité avait subitement crevé le plafond. Avant cela, on ne trouvait, de nos merveilles actuelles, que des embryons qui n'avaient plus besoin d'être enseignés. Pour reprendre une belle expression à la mode dans les milieux dits « pensants », tout cela se rapportait à *l'âge fétichiste de l'humanité*, qui faisait suite à une Préhistoire quasi animale !

Je n'exagère pas : tous nos modèles anciens, tant vantés pendant nos études secondaires, n'étaient que sauvages naïfs dont quelques-uns, un peu meilleurs que les autres, ne méritaient plus une seule chaire à l'université.

Il fallait être logique : si tout ce qu'on nous avait inculqué auparavant n'avait vraiment qu'une valeur historique ou archéologique, pourquoi diantre y avoir tant insisté ? Par mode, par snobisme, par une petite nostalgie sensible, par un simple pincement au cœur envers des ancêtres devenus parfaitement ridicules et inutiles, infantiles ou même parfois inexistantes ?

Je vous avoue sincèrement que ce déchirement ébranlait régulièrement mon équilibre. Tantôt, plein d'enthousiasme juvénile, j'aurais glorifié un futur déjà présent en larguant allègrement ce passé si encombrant, pour vivre ma vie d'homme moderne ; tantôt,

mû par un sentiment d'amour et par l'admiration intuitive de mes aïeux, j'aurais craché sans scrupule sur mon époque et brûlé le livre qui faisait fureur alors : « *Le Grand Espoir du XX^e siècle* » de Jean Fourastié.

En d'autres mots, je n'arrêtais pas de ruminer : « Mais si ce que mes nouveaux maîtres enseignent est vrai, pourquoi diable m'avoir enquiquiné avec tant de choses qui n'ont plus aucune raison d'être ? »

D'un côté, un passé glorieux inutile. De l'autre un présent et un futur triomphant qui s'appelle le progrès. Que choisir ? – Le deuxième, sans aucun doute. Il faut vivre avec son temps.

Sans aucun doute, vraiment ?

Juste avant ma naissance, deux guerres mondiales les plus atroces qu'on ait jamais vues sur terre ; la bombe atomique, des missiles partout ensuite pendant la guerre froide ; le tiers-monde crevant de faim, mais aussi, il faut le dire, les greffes du cœur, les antibiotiques, la conquête de la Lune, et les autoroutes.

Autre contradiction très interpellante : si c'était vraiment un progrès continu de la pensée qui nous avait amenés insensiblement et sans fracture à l'éclosion de toutes ces nouvelles et récentes sciences universitaires, comment expliquer que ce grand envol ait eu lieu juste après la Renaissance qui, on ne peut le nier, était entièrement tournée vers l'Antiquité ? On redécouvrait les chefs-d'œuvre des Romains et des Grecs et même des Égyptiens ; on les traduisait, on les recopiait, on imitait tout chez eux : l'architecture, la mécanique, la dissection des cadavres, la politique ; le Tsar, le kaiser, n'étaient tout de même que des Césars, non ? Érasme avait publié en latin dans toute l'Europe. Et ce seraient ces gens-là, qui par une lente maturation progressive, seraient arrivés naturellement à l'idée de tout renier ?

Allez, allez ! À qui le ferait-on croire ? Eh bien, nous l'avons cru et nous le croyons encore !

Voilà ce qui me torturait réellement à l'époque, et je suis sûr que je n'étais pas le seul à ressentir le poids intolérable de cette énigme que personne ne semblait pouvoir ou vouloir résoudre.

Il est clair qu'aujourd'hui, on l'a résolue, cette énigme. On a logiquement et sciemment bazardé et envoyé aux oubliettes ces

fameuses études gréco-latines si encombrantes pour l'installation du progrès perpétuel mondial économique-producteur. En effet, seules ces études anciennes avaient généré mes questions et celle de mes contemporains. Aujourd'hui, le problème ne se pose plus. On survit en ayant largué cette question. Mais la vérité philosophique dans tout cela ?

Revenons donc à mes problèmes antédiluviens, des années 1970. Voici l'hypothèse que j'ai formulée pour me sortir d'embarras et que je propose aujourd'hui. J'avoue qu'elle me paraît de plus en plus plausible et qu'elle sous-tend toute ma conférence. Si vous ne l'avalez pas, au moins j'espère que vous ne vous serez pas trop ennuyés en ma compagnie.

Toutefois j'espère aussi ouvrir tout de même quelques horizons nouveaux à certains. Voilà l'hypothèse que vous avez, certes, déjà devinée, mais exprimée maintenant clairement :

ET SI, PLUTÔT QUE D'ACCUSER LES ANCIENS DE S'ÊTRE TOUS TROMPÉS DANS UN OBSCURANTISME INFANTILE, C'ÉTAIT PLUTÔT NOUS QUI AVIONS TÊMÉRAIREMENT, ET PEUT-ÊTRE MÊME AVEC BONNE FOI, TOUT TENTÉ POUR ABATTRE LEUR ÉDIFICE ?

Faites, s'il vous plaît, un effort d'imagination. Admettez, même sans y croire, cette hypothèse. Supposez-la vraie. Vous devriez peut-être reconnaître qu'elle efface beaucoup de contradictions et de malaises dans le déroulé de notre histoire.

Quoi qu'il en soit, voilà ce que cela donne :

Les Anciens possédaient La Science Philosophique, source de toutes les autres. Et nous, nous l'aurions perdue, car vers le XVIII^e siècle se serait finalement imposé, disons le mot, « *un nouveau type d'homme* » qui, sous le couvert des « *Lumières* », a étendu des ténèbres de plus en plus opaques sur le monde.

Leur parfaite réussite expliquerait en une fois la série des malheurs des deux siècles maudits, les XIX^e et XX^e siècles, remplis de machines infernales et destructrices, ainsi que l'immense désarroi d'un monde instable devenu relatif dans tous les domaines, la dissolution des nations, l'abandon de toutes les valeurs que l'on croyait sûres, sans compter ce qui risque encore de nous tomber sur la tête, car le monde, on ne peut le nier, est inquiet aujourd'hui, comme devant le silence qui précède un grand orage.

Mais bon ! C'est une hypothèse, et affirmer n'est pas prouver. Essayons néanmoins de l'étayer quelque peu, cette hypothèse.

Voyons quelques textes qui, je l'espère, susciteront votre curiosité et vous intéresseront, que vous ayez admis l'hypothèse ou non, auquel cas je ne vous en voudrais absolument pas.

- 14 ans avant la révolution française, à paru à Londres, mais en français, un ouvrage étonnant. Il est anonyme, mais on a récemment découvert que l'auteur en serait un certain BEBESCOURT.

Comme on peut le lire sur sa couverture, ce livre en deux volumes prétend prouver par la PHYSIQUE les mystères du Christianisme, et donc ses dogmes, enseignés habituellement comme impossibles à comprendre par la raison. En soi, la chose est assez déconcertante. Mais il faut tout d'abord donner un petit mot d'explication :

le mot PHYSIQUE vient du fond de l'Antiquité grecque. Comme, du reste, la plupart des termes scientifiques modernes, la PHYSIQUE actuelle n'a rien à voir avec celle des Anciens.

Le terme vient du verbe φαινω, croître, pousser. Il signifie : la science des choses qui croissent, qui naissent. Sa traduction latine est NATURA, du verbe NASCI, naître. On pourrait dire, avec toutes les réserves nécessaires que cette PHYSIQUE des Anciens serait plus proche de notre BIOLOGIE actuelle, et encore...

LES
MYSTÈRES
DU
CHRISTIANISME

APPROFONDIS RADICALEMENT,
ET
RECONNUS
PHYSIQUEMENT VRAIS:

Le Nom de LA VÉRITÉ déclarera sur chaque Feuille de ce Livre, qu'elle seule en a dicté le contenu à celui qui le met au jour: Il doit ce Tribut à sa Gloire. L'ordre, que demande cet Ouvrage, a nécessité la division en DEUX PARTIES: Chaque Partie forme un Volume.

La 1^{re} développe l'HISTOIRE GÉNÉRALE DU MONDE; Base des saints Livres, qui constituent l'Ancien Testament des Chrétiens.

La 2^e éclaircit les 3 GRANDS-MYSTÈRES, ainsi que les 4 ÉVANGILES DE JÉSUS; Base de nos 7 SACREMENTS, de tous nos Dogmes Théologiques, & de toutes les Cérémonies de notre Loi Nouvelle.

PREMIER VOLUME.

A L O N D R E S.

M. DCC. LXXV.

- Ce qui est absolument cocasse chez cet auteur original, c'est qu'il affirme que toutes les dissensions entre Chrétiens proviennent de leur méconnaissance de la science traditionnelle. Il se propose non seulement de les réconcilier tous par des preuves scientifiques, mais aussi de faire disparaître, à l'intérieur même du Christianisme, le parti des incrédules. Comment ? En donnant la clé des mystères et hiéroglyphes égyptiens.

je vous promets, non-seulement d'anéantir le Fantôme qui nourrissoit vos Diffensions par des Principes illusoires, mais de faire encore disparaître du sein du Christianisme la Secte *aussi ignorante qu'audacieuse* des Incrédules. Lisez, réfléchissez ; votre conviction vous réunira, & votre réunion fera le bonheur des Peuples.

Je ne donne mes trois premières Sections que comme une Préface; mais la quatrième, à laquelle commenceront mes Preuves physiques, fera d'une très grande importance à peser mûrement : Elle contient, avec la Clef des Mystères Égyptiens, celle des HIEROGLYPHES, ou Chiffres consacrés à leurs Dieux;

Voilà qui étonne, ne trouvez-vous pas ?



Par parenthèse, ceux qui douteraient encore de l'origine égyptienne du Césaropapisme chrétien, je les mets au défi de trouver dans le Nouveau Testament la moindre allusion à la tiare et à la crosse du pape. Par contre, observez un pharaon comme Tout-Ank-Amon et vous les y trouverez réunies...

- Aux pages 24 et 25, notre auteur expose avec humour l'ignorance de ce qu'est et de ce que contient la RÉVÉLATION.

Je prie mon lecteur de réfléchir, que comme le mot Latin, VELARE, signifie *voiler*, de même REVELARE doit nécessairement signifier *revoiler*, ou *voiler de nouveau* ce qui auroit déjà paru sous un VOILE primitif. Partant c'est une erreur de fait à nos Auteurs modernes de vouloir, par leur Traduction Françoisse du terme Latin REVELATIO, lui attribuer une signification directement opposée à celle que sa dérivation du Latin lui rend propre.

L'on doit d'ailleurs comprendre que, sans offenser de propos délibéré *la Raison & le bon Sens*, on ne peut envisager, dans les REVELATIONS Théologiques, qui sont contenues aux livres de Moïse, des Prophetes, ou des Evangélistes, aucun dévoilement des Choses Divines, puisque les grandes Vérités, que leurs Textes sacrés nous enseignent, y demeurent *obscurément cachées* pour le

le commun des hommes ? nos plus fameux Théologiens d'aujourd'hui conviennent franchement qu'elles sont impénétrables pour eux : il est vrai qu'ils ne parlent & ne pensent ainsi, que parce que le fondement de leur savoir théologique est la SCHOLASTICITE'.

– À la page 45 du même ouvrage, vous pourrez constater que mon hypothèse était clairement partagée par Bebescourt. Nous sommes au moins deux dans notre paranoïa !

La PHILOSOPHIE.

Les idées singulieres , que l'on nous a données dans *les Ecoles* , ont tellement égaré l'esprit de la plupart des Hommes , qu'aujourd'hui l'on profite *la qualité de PHILOSOPHE* , sans le moindre discernement.

On la donne d'abord à des Auteurs de Systèmes , dont les ouvrages pechent par défaut d'Assiette, ou de Sol fondamental ; en sorte que malgré qu'ils soient bien dits, lumineux même , & profonds dans leur genre , ils ne peuvent exactement servir qu'à *scholastiser* sur les Rotations diverses de plusieurs Globes éloignés du nôtre , & sur les Attractions , ou Répulsions, diversement
ment

– Et enfin, les pages 49 à 51 se passent de tout commentaire. Lisons-les donc ensemble.

J'ajouterai que ceux qui traduisent le nom Grec σοφία par *Sagesse*, n'ont pas senti parfaitement l'expression Latine SAPIENTIA , par laquelle il est fidèlement rendu. SAPIENTIA sort du verbe SAPIO : il exprime l'art de SAVOURER la substance des choses , & ce n'est point là ce que nous entendons par notre *Sagesse* , dont il n'est du tout pas question dans le nom Grec φιλοσοφία.

En veut-on une seconde preuve ? Elle est dictée à tout le monde par le seul bon sens. Chacun de nous fait que les anciens *Philosophes* furent des *Savants*, & que la *Philosophie* fut réellement une *Science*. On ne dira pas que l'*Acte d'aimer la Sagesse* fasse une *Science* réelle, puisque cet *Amour* est par soi incapable de nous rendre *savants*: Mais la *Connoissance de l'Amour* inné dans

les *Etres*, de cet *Aimant*, ou *aimantine Attraction*, que le Créateur inséra dans l'Essence de la Nature, afin de perpétuer la durée révolutive de ses Productions diverses, s'annonce de soi-même pour devoir être une *Science* très-vaste, très-profonde, & très-difficile à posséder éminemment. Or voilà celle des *Philosophes*.

Quelqu'un objectera que VOLTAIRE, qui a écrit sur la *Philosophie*, doit la connoître; & que cet auteur célèbre en interprète le nom, l'*Amour de la Sagesse*: Je le fais; mais il n'en résulte d'autre preuve, sinon que VOLTAIRE lui-même, ce Génie heureux, si fécond en idées également nerveuses & brillantes, si admirable

en sa manière toujours neuve, toujours riche de les exprimer, si révolté contre les Préjugés qui lui ont paru *offenser la Raison*, n'a jamais réfléchi sérieusement, ni sur le Nom Grec *Φιλοσοφία*, ni sur la vraie *consistance des ECOLES*, desquelles seules il a

pu tenir cette vicieuse interprétation. De là il me permettra bien de conclure , que son TRAITÉ SUR LA PHILOSOPHIE ne doit avoir nul rapport avec *la Science que les Anciens ont caractérisée par ce nom* , à laquelle il est constant qu'il ne s'applique jamais.

Les LETTRES.

J'étonnerai bien davantage mon lecteur , si , après lui avoir prouvé que *la Philosophie* n'est nullement connue des Savants de notre siècle , j'ajoute qu'ils ne sont pas plus

versés dans LES LETTRES , & que c'est uniquement par un langage *scholastique* qu'ils se prétendent *des Gens Lettrés*. La preuve suit.

LES LETTRES expriment naturellement par leur nom , *les Figures littérales* , qui nous servent à coucher sur le papier les Mots d'une Diction. Je vois que l'on nous apprend dans l'enfance à en distinguer les caractères , à les assembler , & à prononcer les mots qu'elles composent , *précisément comme on instruit des Perroquets*.

Par le résultat de cette Méthode *des Ecoles*, il arrive que personne ne s'avise plus de réfléchir *sur la Forme de chaque LETTRE*, d'en rechercher *la Signification*, & d'en concevoir radicalement *les Beautés*. Ce sont pourtant les *Beautés incluses dans leur Forme*, qui les ont fait nommer, au plus juste de tous les titres, LES BELLES LETTRES ; & c'est ce qu'il semble que tout le Monde ignore aujourd'hui.

Voilà ! Ces exemples concernaient la PHYSIQUE. Mais qu'en est-il alors de la CHIMIE ?

Là, les traités d'ALCHIMIE abondent par milliers depuis l'Antiquité égyptienne jusqu'à nos jours. Je crois que plus personne ne l'ignore aujourd'hui, notamment depuis qu'en 1984, le *Crédit Communal de Belgique* (actuellement banque Belfius) a publié un volume très savant sur la question, muni d'une richissime iconographie, et rédigé par Jacques van Lennep, attaché aux Musées Royaux des Beaux-Arts et professeur à l'Académie Royale. Cette publication allait de pair avec une remarquable exposition au passage 44 à Bruxelles.

La plupart des termes chimiques actuels, tels que *mercure, soufre, acier, plomb*, etc., proviennent bien de l'Antiquité et personne ne le conteste, même si l'on sait que le *Mercure des Philosophes* n'a absolument rien à voir avec celui de notre thermomètre. Mais la version officielle est bien que le tableau de Mendeleïev et les trouvailles de Lavoisier ont définitivement mis fin par leur supériorité à celle de leurs courageux mais superstitieux ancêtres, les alchimistes.

Or, c'est loin d'être aussi simple...

Sur Lavoisier, voici l'épilogue d'un petit traité passionnant que personne ne connaît encore. Il était manuscrit et signé : *Samuel wolsky 1821*. Ma découverte de ce texte est due à une citation de mon ami Didier Kahn, directeur de recherche au CNRS à Paris, et en 2016 il a été publié chez ARCA-REVUE DU NOUVEAU MONDE,

grâce à la collaboration de trois professeurs de Schola Nova que je remercie : Monsieur Antoine de Lophem, Madame Odile Dapsens, doctorante à Orléans, et ma fille Emmanuelle Feye.

Le traité s'intitule : LA MATHÉMATIQUE DÉVOILÉE dans ses trois parties qui sont :

- L'Arithmétique alchimique
- La Géométrie alchimique
- La Dynamique alchimique.

Sans entrer dans le détail du fond, examinons simplement la fin de ce magnifique traité :

Pour moi j'ai écrit ce petit traité afin que notre divine mathématique ne mourût pas avec les derniers alchimistes. Je vis dans un siècle où une nouvelle chimie a remplacé l'antique alchimie. Cela la Providence elle-même l'a voulu. De même qu'autrefois, au temps du Christ, les marchands s'étaient installés pour vendre leurs marchandises dans la Maison de Dieu, de même les souffleurs menaçaient d'envahir le temple d'Hermès et peut-être que, ne pouvant pas rompre la porte du sanctuaire, ils l'eussent profanée.

Mais la Providence veillait, quand elle vit que la science d'Hermès n'était plus recherchée que pour l'or qu'elle pouvait procurer, elle suscita Lavoisier. Ce souffleur de génie que j'ai connu personnellement inventa les corps simples et la méthode pour les isoler. La science alchimique fut ainsi sauvée. Grâce à la nouvelle science chimique, on put démontrer que la transmutation des métaux était une utopie irréalisable et le flot des souffleurs laissant de côté une science désormais prouvée vaine se rua sur les réalisations industrielles, au grand profit de l'humanité.

Mais la science hermétique n'en existe pas moins. Son but, son sujet et sa méthode sont entièrement distincts du but, du sujet et de la méthode chimique. Tout ce petit livre n'est que l'exposé, jusqu'alors précieusement caché de la méthode alchimique. Les adeptes d'autrefois ne l'ont jamais écrite parce qu'il eut été dangereux de donner ce guide ; mais à présent que l'humanité suit une nouvelle voie, je pense qu'il est bon de ne pas laisser s'éteindre cette partie de notre science.

J'ai fait mon devoir en l'écrivant. Si Dieu le juge à propos, elle verra le grand jour et se répandra dans l'univers sous

la forme du livre imprimé. J'ai médité ce traité toute ma vie et je puis dire que j'ai réussi grâce à la méthode que j'ai entièrement développée ici.

On notera avec un sourire la présentation de Lavoisier comme un Jésus-Christ en marche arrière. Rappelons aussi, pour la petite histoire, que Lavoisier fut guillotiné en 1794 !

Mais voici qui met une eau encore bien meilleure à mon moulin. C'est celle de notre ami Didier Kahn lui-même. Pourquoi ? Mais parce que, contrairement à moi, cet historien de l'alchimie ne croit aucunement à cette science. Il se contente d'analyser admirablement les faits, sans mon parti-pris, donc. Et voici ce qu'il a écrit l'an dernier dans « *Le Fixe et le Volatil* » chez CNRS Éditions 2016 :

Ce n'est donc pas en s'attaquant à l'alchimie, mais en l'ignorant, et en montrant ce qu'était la vraie science chimique – c'est-à-dire tout autre chose – que Lavoisier ruina entièrement l'alchimie.

Le refus de Lavoisier de se laisser entraîner à des digressions historiques marque aussi une étape supplémentaire dans l'évolution du statut du savant depuis le XVII^e siècle.

Au XVIII^e siècle, l'image publique de l'alchimie évolua fort peu, se dégradant au contraire à vue d'œil, en dépit d'une vogue encore persistante. L'image publique du savant, quant à elle, ne cessait de monter en puissance, principalement grâce aux efforts déployés par Fontenelle dès la fin du

XVII^e siècle dans ses éloges des académiciens. Rompant avec l'image traditionnelle de l'érudit fort d'une science encyclopédique qui comprenait aussi les langues anciennes, l'éloquence et l'histoire, Fontenelle présenta en effet les membres de l'Académie royale sous l'angle de purs savants adonnés à la recherche de la vérité. Or l'alchimie pouvait commodément trouver sa place dans le paradigme de l'érudition, comme le montrent les exemples de grands lettrés contemporains de

Fontenelle comme Morhof, Buddeus, ou déjà Michael Maier en 1617 : à leurs yeux, l'alchimiste au plein sens du terme se devait de posséder, jointe à toutes sortes de savoirs techniques, une profonde connaissance de la philosophie, des ressorts de la langue et des textes de l'Antiquité, seule capable de lui permettre d'interpréter les énigmes et allégories des traités d'alchimie : aussi avait-il pleinement droit

de cité dans la République des Lettres¹¹. Mais dès lors que la science au sens actuel du terme se différenciait de cette érudition encyclopédique et prenait un vol autonome, ce statut protégé de l'alchimie volait en éclats, car l'alchimiste, à la fois artisan et lettré, ne pouvait entrer dans la catégorie nouvelle du savant. C'est un facteur supplémentaire qui contribue à expliquer la chute spectaculaire de la production alchimique, tant imprimée que manuscrite, après les années 1780.

De cette baisse drastique de la production de traités alchimiques, on ne saurait déduire absurdement que les imprimeurs (voire les alchimistes eux-mêmes), lisant les œuvres de Lavoisier, jetèrent immédiatement leurs manuscrits au feu. Les troubles de la Révolution eurent certainement leur part dans ce phénomène

Vous voyez bien que de l'aveu même de l'historien, la disparition de l'enseignement des langues anciennes, dont j'ai parlé tout à l'heure, était nécessaire à l'installation des nouveaux savants !

J'ajouterai aussi que le mot LITTERATUS, un « lettré », signifiait auparavant : UN SAVANT. Vous imaginez actuellement un prix Nobel de chimie désigné sous le vocable de LETTRÉ ! Il fallait au plus vite inventer un nouveau terme, bien sûr !

Quoi qu'il en soit, ajoute Didier Kahn, le coup d'arrêt de l'alchimie dans ces années n'affecte pas seulement la France : il peut se mesurer à l'échelle européenne.

Voilà ! Je terminerai là mes citations dont la multiplication ne pourrait être que fastidieuse.



Bien sûr, il faudrait maintenant définir précisément et décrire cette *philosophie-par-le-feu* (comme on l'appelait alors) dont je n'ai qu'affirmé l'existence. Mais, outre que l'on dépasserait le cadre que nous nous sommes imposé aujourd'hui, cela devrait, me semble-t-il, être réservé aux candidats convaincus, car je ne voudrais aucunement ennuyer les autres.

En revanche, on peut sommairement signaler ce que cette philosophie a de commun avec nos sciences actuelles et en quoi elle s'en différencie totalement.

Tout d'abord, (et là j'étonnerai beaucoup de « spiritualistes ») elle n'admet, comme notre théorie sensualiste, QUE LES SENS comme pierre de touche. Seul le poids d'une expérience sensible et mesurée donne lieu à un témoignage valable.

Notons d'ailleurs au passage que c'est surtout notre époque qui aboie contre le matérialisme, un peu comme si elle aspirait à un processus de désincarnation et à une virtualité étrangère aux Anciens.

Quelques rappels si vous le permettez, en guise d'exemples :

– Les Égyptiens, reconnus comme si religieux et qui étaient tellement tournés vers l'éternité, n'étaient-ils pas matérialistes et réalistes avec leurs pyramides ? Ces dernières ne seraient-elles pas plus difficiles à détruire que les tours de New York qui peuvent malheureusement disparaître et ressembler, en quelques heures, à un rêve ?

– La résurrection des corps, enseignée par les Hébreux et vérifiée par les sens de Saint Thomas, n'est nullement une résurrection des esprits, que je sache !

Quoi qu'il en soit, tous les philosophes que l'on appelle *Philosophes-par-le-feu*, assurent avoir TOUCHÉ de leurs mains la matière de leur science. Voilà qui pourrait susciter la curiosité de ceux qui refusent de se contenter d'idées nébuleuses.

Après ce point commun avec les sciences dites « exactes », survolons rapidement les propriétés qui en différencient totalement la science traditionnelle. Certaines de ces caractéristiques sont susceptibles de nous offusquer, voire de révolter l'homme d'aujourd'hui.

1) La science traditionnelle ne peut s'acquérir par la seule étude. Elle doit se TRANSMETTRE de maître à disciple. On doit en recevoir les principes, et non les acquérir par volonté personnelle.

2) Elle n'est donc pas accessible à TOUS, mais réservée à une élite. Ses textes sont unanimes sur cette exigence qui la rend absolument imbuvable et inacceptable par nos conceptions égalitaristes. (Ce n'est pas moi qui le veux ainsi, je m'empresse de le

dire, mais le fait est là !). Comme le dit Jésus lui-même, beaucoup d'appelés et peu d'élus !

Pensons aux écoles secrètes de Pythagore et aux Mystères d'Éleusis, qui restèrent fermés aux profanes pendant toute l'Antiquité. Elles ne s'adressaient qu'aux « FILS DE SCIENCE »

3) LA CONSTANCE. Actuellement, une théorie scientifique ne demeure parfois que quelques mois, attendant qu'une nouvelle théorie ou une découverte récente vienne la détrôner impitoyablement ou la rectifier. Vous ne trouverez jamais cela dans les textes de la *Philosophie-par-le-feu*, malgré ce qu'on a essayé de leur faire dire.

Tous, au contraire, se confirment d'âge en âge, chaque nouvel auteur venant témoigner de la justesse de ce que son prédécesseur a dit ou écrit.

Ceci dit en passant, cette constance a, dans de rares cas, ébranlé des rationalistes purs et durs qui ont fini par militer en faveur de cette science. Leur raisonnement était le suivant : comment une chimère (un mensonge donc !) a-t-elle pu posséder seule une telle constance dans son expression au cours des siècles ?

Bien que l'argument ne me satisfasse pas, je reconnais qu'il est de taille. Inventez une théorie erronée, quelle qu'elle soit. Vous l'imposerez peut-être abusivement pendant un certain temps à un entourage crédule. Trouvez maintenant une formule ou un moyen pour lui donner trois mille ans de survie et tant de successeurs mensongers pour venir en témoigner d'âge en âge. Ce mensonge ne posséderait-il pas, dès lors, une vertu particulière qui mériterait, à elle seule, l'admiration et l'étude ?

4) Et enfin un dernier point qui distingue notre philosophie traditionnelle de la moderne : sa connaissance va de pair avec une transformation « *biologique* » pour ainsi dire, de son possesseur.

C'est ce qui a fait dire à PINDARE dans sa deuxième Olympique, X, 93 : « σοφος ὁ πολλὰ εἰδὼς φύα » (Le sage est celui qui sait de nombreuses choses par *croissance naturelle*).

Quoi qu'il en soit, qu'on le croie ou non, qu'il s'agisse de Jésus, de Pythagore, de Socrate, qui furent tous trois assassinés, ou d'Orphée, de Diogène ou de bien d'autres, leur vie a été transformée

intégralement par la pratique de la philosophie qui a tant déteint sur les autres pendant des siècles.

La preuve en est que nous parlons d'eux aujourd'hui !



En conclusion de cette présentation si antinomique des deux philosophies que sont l'ancienne et la moderne, et sans cracher aucunement sur les sciences modernes ni sur leurs réalisations techniques dont je bénéficie journallement, je propose à tout candidat, et spécialement aux jeunes qui se posent les questions fondamentales de la vie et qui voudraient aborder la philosophie, de se tourner de préférence vers les Anciens si oubliés de nos jours, plutôt que vers les penseurs récents en partant du postulat que les Anciens possédaient, eux, une science fixe mais secrète.

Rien que cette simple hypothèse de départ, à vérifier bien sûr, d'une science totale et infuse, rien que ce postulat, dis-je, rien que cette attitude face à eux, les rend passionnants, attirants, et (ô combien !) enthousiasmants.

De cela, certes, je peux témoigner.

Pour le reste, que demeure toute liberté de penser !

J'ai dit.



